

TOUT EST MERVEILLEUX

SIGRID RAUSING

TOUT EST MERVEILLEUX

Souvenirs d'une ferme collective
en Estonie

Traduit de l'anglais par Odile Demange

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Everything is Wonderful*

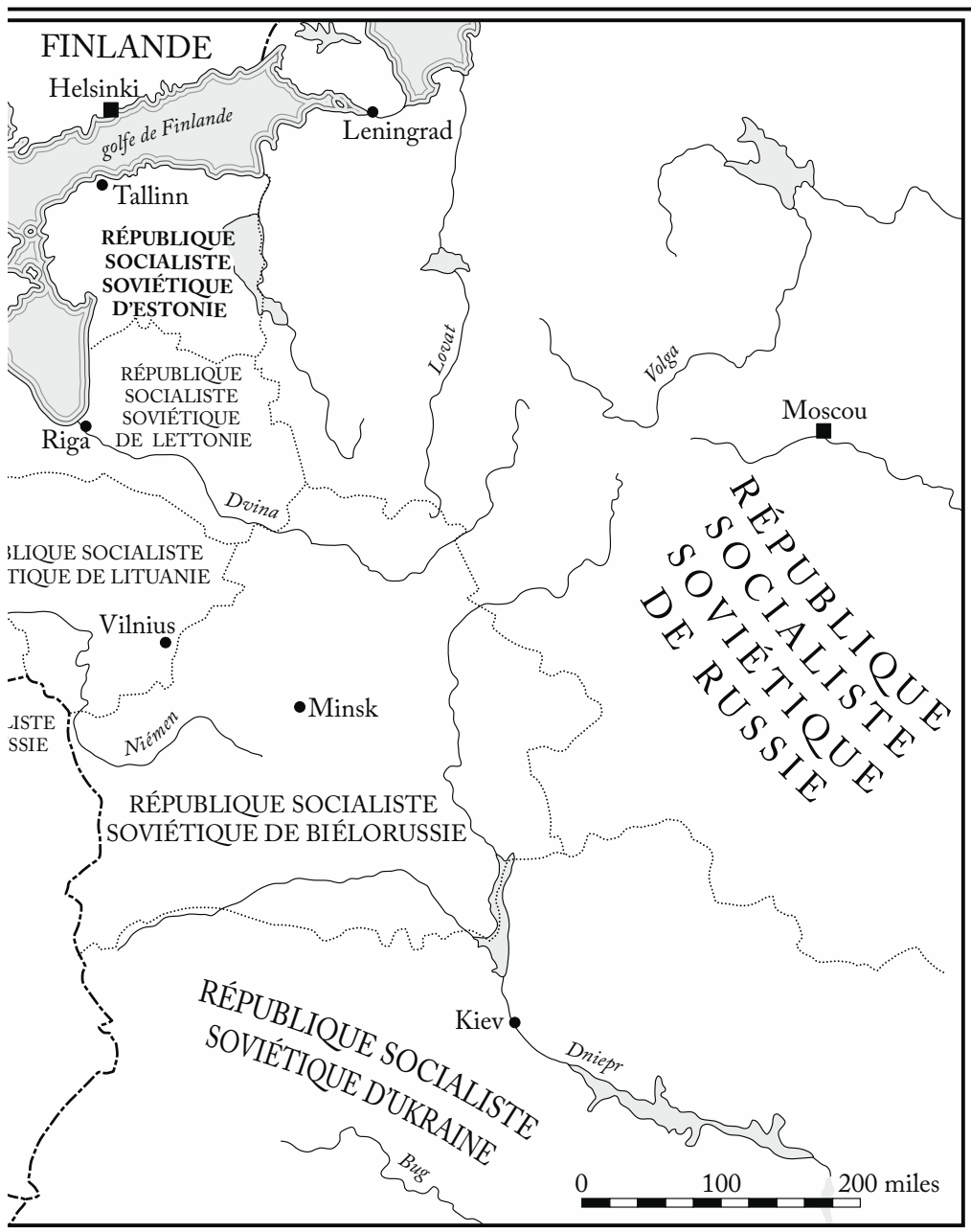
© 2014, by Sigrid Rausing
© 2016, Les Éditions Noir sur Blanc,
pour la traduction française

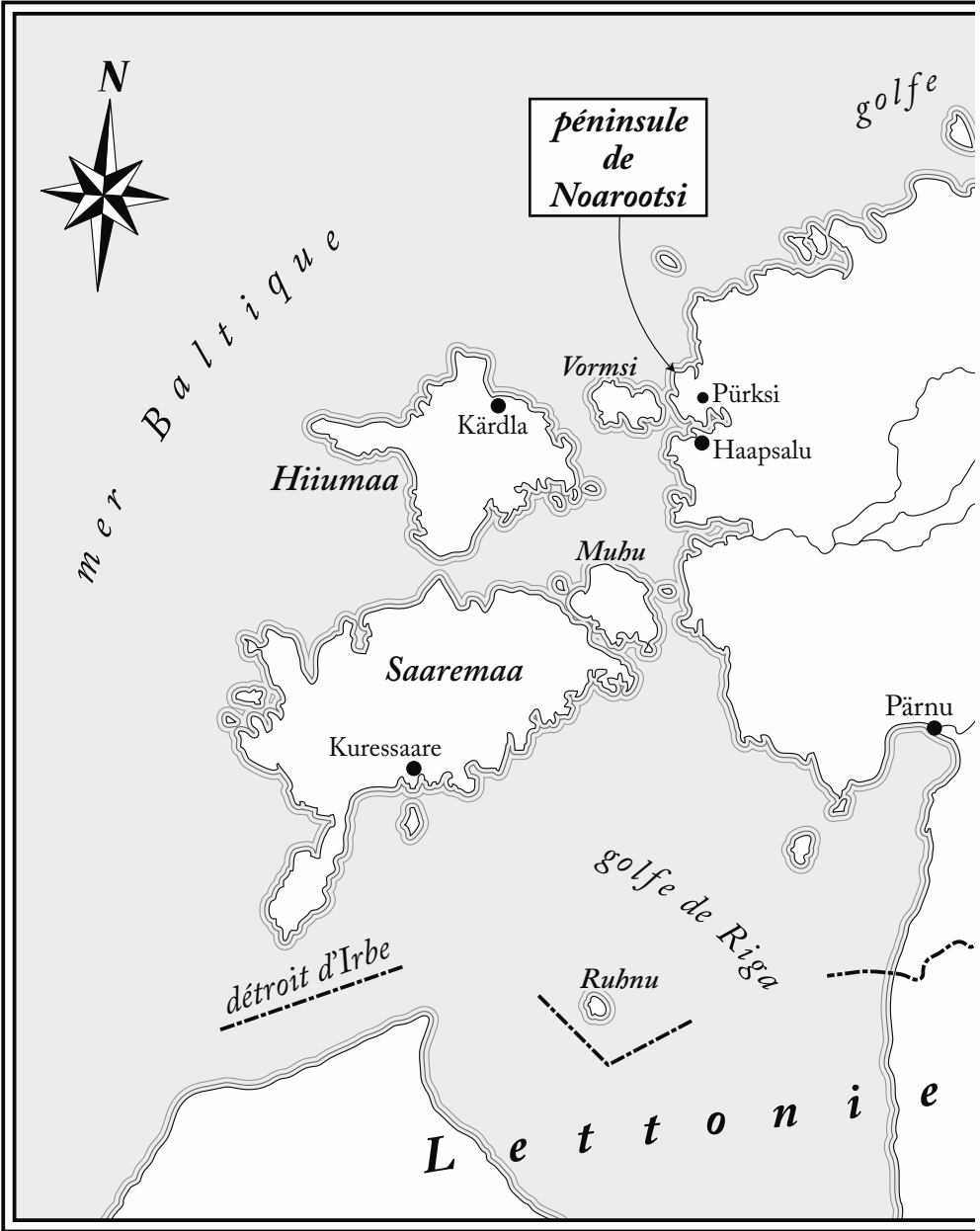
ISBN : 978-2-88250-406-7

À Hans et Märit

Europe du Nord-Est, 1989









Avant-propos

J'ai sous les yeux une photographie datant de l'hiver 1993 : une grange délabrée se dresse sur un champ enneigé, le ciel d'après-midi, bleu et légèrement orangé, se reflète sur la neige. Ce champ se trouve en Estonie et appartient à une ancienne ferme collective d'une région reculée de la côte ouest. Au milieu de cette vaste étendue, la grange paraît isolée et vaguement mélancolique, rescapée de la guerre, de la réforme agraire, de la collectivisation et, aujourd'hui, de la privatisation. Ce n'est qu'une photo parmi d'autres. J'ai aussi un journal intime, de nombreuses lettres et plusieurs carnets de notes.

J'ai vécu dans cette ferme collective pendant un an, en 1993-1994, pour rassembler de la documentation destinée à une thèse d'anthropologie sociale consacrée à l'histoire et à la mémoire. J'étais venue étudier comment la population locale percevait et analysait les événements du passé dans le contexte de la répression soviétique et de la censure de l'Histoire. Je voulais savoir comment les habitants de cette péninsule appréhendaient leur histoire, et comment la guerre et les occupations successives les avaient affectés, eux et leurs familles. Ma thèse s'est transformée en un ouvrage universitaire, *History, Memory, and Identity in Post-Soviet Estonia : The End of a Collective Farm*, édité par les presses universitaires d'Oxford en 2004. Quelques extraits de ce volume sont reproduits ici. Il s'inspirait

des mêmes notes et du même journal intime, purgé, bien sûr, de tout ce qu'il contenait de personnel. J'y faisais allusion à Orwell, comme dans le présent ouvrage, et les mêmes personnages apparaissent dans ses pages. J'hésite à dire que ce volume-ci est plus authentique – le récit véridique de ce qui s'est passé –, car mes recherches universitaires ont fait partie de mon expérience sur le terrain, au même titre, sinon davantage, que la vie quotidienne que je retrace ici. Si ma thèse excluait les aspects personnels, ce livre exclut les aspects universitaires, mais ceux qui liront les deux ne manqueront pas de relever un certain nombre de recoupements.

L'Estonie a subi une guerre et plusieurs occupations – d'abord celle de l'Union soviétique, puis celle de l'Allemagne nazie –, si dévastatrices et si violentes qu'au moment où cette période a pris fin, près du quart de sa population avait fui, avait disparu ou avait trouvé la mort. Le nombre d'habitants est alors passé de un million cent trente-six mille à huit cent cinquante-quatre mille. Et la paix n'a pas mis fin à la violence ; la terreur et la répression se sont poursuivies sous la seconde occupation soviétique. Les déportations massives de la population rurale en mars 1949 ont été programmées pour affaiblir la résistance à la collectivisation forcée alors en projet. Ma ferme collective, qui comprenait une vingtaine de villages et l'essentiel des terres de la péninsule de Noarootsi, a été créée peu après ces déportations. Elle a été officiellement dissoute en février 1993, à la suite d'un vote de l'ensemble de ses membres ; son maintien n'avait obtenu qu'une voix.

J'avais quitté l'Angleterre pour aller m'installer en Suède en 1980. Une partie de mon intérêt pour cette région particulière d'Estonie venait de ce qu'avant la guerre, près de la moitié des habitants de la péninsule était de langue suédoise et appartenait à la minorité suédoise du pays. Les Suédois d'Estonie vivaient depuis le Moyen Âge sur la côte ouest et sur un certain nombre d'îles, se livrant à la pêche, au commerce et à l'agriculture. En 1944, durant les derniers moments de l'occupation nazie de l'Estonie, la majorité des Suédois de la région, soit environ sept mille personnes sur une population totale de huit mille, ont été évacués par les nazis. Le gouvernement suédois avait accepté de verser à ces derniers une somme par tête, sauvant ainsi les Suédois de l'occupation soviétique à venir ; mais ce marché était

évidemment d'une moralité douteuse, et les réfugiés avaient été vivement encouragés à ne pas en parler et à s'intégrer le plus rapidement possible dans leur nouvelle patrie.

Au début des années 1990, on pouvait encore percevoir à Noarootsi les effets de l'évacuation ainsi que les ravages de la guerre et des déportations. C'était un lieu désolé et dépeuplé. Pürksi, où je logeais, était le seul village de la péninsule à avoir enregistré un léger accroissement démographique depuis le recensement de 1935. Tous les autres avaient subi une hémorragie spectaculaire, le plus grand passant de quatre cent quatre-vingts habitants à cinquante-neuf, le plus petit de soixante-neuf à seize. La population totale n'excédait pas quelques centaines de personnes.

La péninsule avait été une « zone de protection frontalière », avec un accès public restreint. L'armée soviétique y avait installé une base permanente et il n'existait qu'une route rejoignant le continent, gardée par des soldats de faction devant une barrière. Cette dernière était encore là à mon arrivée, mais les soldats avaient disparu. Avant l'indépendance, ceux qui voulaient se rendre sur la péninsule devaient présenter leurs papiers à la barrière, même s'ils étaient parfaitement connus et passaient fréquemment d'un côté à l'autre. Le littoral était étroitement surveillé. L'ensemble de la ligne côtière était jalonné à intervalles réguliers de miradors équipés de puissants projecteurs. À certains endroits, les gens n'avaient pas le droit d'aller jusqu'à la mer.

Lors de mon premier séjour à Pürksi, en avril 1993, on remarquait déjà quelques indices de progrès. Une nouvelle boutique avait été ouverte, et l'église, le presbytère et le manoir étaient en cours de restauration grâce à des fonds étrangers. On relevait également de nombreux signes de déclin postsoviétique. La salle à manger collective avait été fermée, la crèche aussi. On avait annulé le programme culturel hebdomadaire, le centre culturel froid et poussiéreux était désert, tandis que le chauffage et l'eau chaude étaient devenus rares. La coalition au pouvoir en Estonie, Isamaa (« Patrie »), « construisait le capitalisme », disait-on. Les gens acceptaient les sacrifices, sans grand espoir pour l'avenir, comme ils l'avaient fait du temps où l'État « construisait le socialisme ». La pauvreté et l'alcoolisme réduisaient l'espérance de vie, surtout dans la population masculine. En 1994, elle était tombée à soixante

ans pour les hommes et un petit peu moins de soixante-treize pour les femmes. En 2012, elle était remontée respectivement à soixante-huit et soixante-dix-neuf ans.

Le centre de Pürksi était occupé par une place poussiéreuse bordée d'un côté par l'école où je devais enseigner l'anglais, de l'autre par le centre culturel et d'anciens ateliers. Derrière le centre culturel se trouvait Gorbyland, un bar en sous-sol ainsi baptisé en l'honneur de Mikhaïl Gorbatchev, dont les tentatives pour endiguer les ravages de l'alcoolisme soviétique faisaient sourire. C'est au centre qu'on trouvait également le dépotoir : des monceaux de sacs en plastique déchiquetés par les chiens du village, tristement éclairé, la nuit, par un unique projecteur. Une nouvelle petite boutique coopérative venait d'ouvrir près des ateliers. La laiterie, désaffectée depuis les années 1970, se dressait au bord de la route menant au village, à côté de l'ancien magasin soviétique qui vendait des articles ménagers ainsi que des denrées alimentaires, des casseroles et des poêles, des cahiers de brouillon, des chaussures si la livraison était arrivée, et des pots de confiture et des conserves russes antédiluviens, aux couvercles rouillés et aux étiquettes à demi décollées. Les ivrognes s'asseyaient sur le rebord de fenêtre, large et bas, et buvaient dans une paisible camaraderie. L'atmosphère était tranquille, presque somnolente.

Les autres villages de la péninsule – des groupes décrépits de maisons de bois grisâtres à toits de chaume, parfois consolidées par des briques blanches de mauvaise qualité – ressemblaient à ceux de l'ensemble de l'Union soviétique en ce temps-là : des lieux oubliés qui s'enfonçaient silencieusement dans la pauvreté. Il y avait des routes de terre battue au bord desquelles se dressaient des supports écaillés pour les bidons de lait, et de nombreuses fermes abandonnées qui s'effondraient peu à peu dans la forêt. Les pauvres et les vieux – des gens qui avaient pu accueillir l'indépendance avec joie, mais à qui les vents de la privatisation n'avaient apporté que des malheurs – étaient déconcertés. Je les vois encore, ces hommes et ces femmes aux yeux vides et aux dents noircies, aux souliers éculés bourrés de papier, traînant les pieds dans les rayons du nouveau supermarché d'Haapsalu. L'austérité impitoyable à

la « marche ou crève » de l'Estonie postsoviétique faisait des ravages à l'époque.

Je suis restée un an. À la fin, j'étais franchement soulagée de repartir, et pourtant, il m'était arrivé de m'imaginer rester pour toujours dans cette modernité grise et lasse. C'était une vie si paisible. L'idée de la sécurité postsoviétique que se faisaient les habitants consistait à fermer leur porte à clé, en laissant la clé sur la serrure, à l'extérieur. La criminalité n'existait pas et, d'ailleurs, les *kolkhozniks*, les travailleurs de la ferme collective, n'avaient aucune raison de se voler les uns les autres, car personne ne possédait grand-chose. Je ne veux pas dire que tout était idyllique – la pauvreté était implacable, surtout dans le froid hivernal, et bien que l'indépendance, acquise en 1991, ait été la bienvenue, ce changement avait appauvri la plupart des habitants. L'effondrement de l'État-providence soviétique, malgré tous ses défauts, avait laissé un vide. Les vaccinations et les soins dentaires étaient désorganisés. On avait le plus grand mal à se procurer des chaussures d'enfants, et quand on en trouvait, elles coûtaient un mois de salaire, voire plus. Si les Estoniens étaient libres, ils étaient aussi beaucoup plus pauvres et ne pouvaient pas deviner sur le moment que cette pauvreté serait temporaire. Les Russes leur inspiraient des sentiments de méfiance et d'hostilité, mais certains évoquaient encore avec nostalgie le bon vieux temps où ils traversaient l'Union soviétique en auto-stop et passaient leurs congés dans des camps d'été et des lieux de villégiature, désormais délabrés. En 1993, l'enthousiasme de l'indépendance était retombé. La révolution chantante, comme on avait appelé le mouvement d'indépendance des pays Baltes, était terminée. Les gens faisaient profil bas, ils buvaient et enduraient.

Aujourd'hui, bien des années plus tard, l'impression que je garde de la ferme collective est celle d'une communauté profondément marquée par les saisons. Au printemps, on éprouvait une sensation grisante d'ouverture, et l'on se rendait compte qu'on avait vécu jusque-là en état de quasi-hibernation. L'extérieur redevenait un lieu de rencontre animé et bruyant après le silence hivernal, enveloppé de ténèbres et de neige. L'été était impitoyable à sa manière ; une longue vague de chaleur, de soleil éclatant et de vent sec, jour après jour. Un nuage de poussière voilait constamment la place, et les

hommes prenaient un hâle brun foncé rougeâtre, dont leurs T-shirts dessinaient les contours. J'étais assise sur mon petit balcon miteux en pleine canicule, à boire de l'eau minérale russe salée. J'aurais pu me trouver dans une banlieue italienne pauvre des années 1950. Le bar, près du port vide, avait ouvert, inaugurant la saison des nuits blanches et des beuveries.

Quand j'ai fini par rentrer chez moi, j'ai emporté la bouteille de verre dont je me servais pour le lait. Pendant un an, je l'avais apportée régulièrement à la boutique et l'avais fait remplir au seau métallique plein de lait rangé sous le comptoir. Dans mon esprit, ce n'était pas un souvenir ; je pensais sincèrement que cette bouteille pourrait m'être utile, mais évidemment, je ne m'en suis plus jamais servie. Je n'ai pas ouvert non plus les boîtes de sprats que j'avais rapportées, ni bu la liqueur aux plantes médicinales qu'on m'avait offerte en cadeau d'adieu et que j'ai égarée depuis longtemps. J'ai achevé ma thèse tout en donnant des cours aux étudiants de premier cycle à l'Institut d'anthropologie de l'University College de Londres. J'ai publié un livre à partir de ma thèse, ainsi que de nombreux articles. J'ai participé à des colloques et à des séminaires, jusqu'au jour où je me suis mariée et où j'ai eu un bébé, m'engageant ainsi dans une nouvelle vie.

Aujourd'hui, vingt ans plus tard, je repense à cette curieuse année. Comment définir cette longue période de prise de notes, de conversations, d'écriture et d'enseignement scolaire ? Je me souviens des promenades prolongées et méditatives dans ce paysage évocateur et tragique, dans ces forêts du Nord, si familières. Je pensais souvent à la Suède, et songeais à quitter le pays où j'avais grandi. J'éprouvais le vague sentiment de purger une peine, de compter les semaines. En même temps, la stimulation intellectuelle de la discipline nécessaire à cette enquête de terrain était intense. Je prenais des notes sans discontinuer, griffonnant mot pour mot le contenu de mes conversations. Je réfléchissais, je lisais.

Comment définir cela ? Je ne sais pas. Je faisais une enquête de terrain, mais en même temps, je cherchais simplement à m'en sortir. C'était comme ça, voilà tout. Et c'était intéressant.

1.

La ferme collective

À la mi-août 1993, j'étais prête à commencer mon année de travail sur le terrain. J'avais acheté en Suède une vieille Volvo, un véhicule ordinaire et fiable. Ordinaire à mes yeux, du moins : au milieu des quelques vieilles Lada rouillées de la ferme collective, on aurait dit une limousine d'ambassadeur. J'avais tout ce dont je pouvais avoir besoin, et surtout, un Mac portable flambant neuf et un appareil photo. Je n'avais pas emporté de téléphone portable et, bien sûr, il n'y avait pas de connexion internet à la ferme ; j'avais pourtant déjà un compte email en Angleterre. En revanche, je m'étais munie d'une petite imprimante de voyage et de nombreux rouleaux de papier d'impression. J'avais une trousse à pharmacie, un duvet de plumes, plusieurs oreillers, des livres, des vêtements, des stylos et des carnets.

Depuis Stockholm, j'ai pris le ferry pour rejoindre Tallinn, capitale de l'Estonie, comme je l'avais déjà fait bien des fois. Je me suis rendue directement à la ferme collective. C'était un jour ensoleillé, avec une étrange luminosité. J'ai pris à l'ouest de Tallinn, j'ai dépassé les petites localités de Keila, puis de Rummu, j'ai vu les ruines d'un monastère. Je me rappelle que les oiseaux chantaient et que j'ai franchi un ruisseau où coulait une eau brunâtre. La lumière scintillait curieusement – des mirages naissaient sur le goudron criblé

de nids-de-poule. Dans le silence que n'entrecoupait que le grondement des rares camions qui passaient sur la route à peu près déserte, un coq a chanté. Ce trajet avait quelque chose d'hallucinatoire. La bâche détachée d'un camion qui me précédait me fit l'effet d'un mauvais présage, le paysage paraissait chargé de sens et d'attente. Je comprends aujourd'hui, après tant d'années, combien j'étais seule, combien j'étais inquiète aussi.

Des terrains marécageux s'étendaient de part et d'autre de la route étroite qui s'enfonçait dans la péninsule. On voyait bien que celle-ci avait été une île, ou même plusieurs, autrefois. Je suis passée devant de vieilles maisons grises aux toits de chaume effilochés, flanquées d'annexes miteuses en brique blanche, devant le mirador soviétique abandonné, et la barrière, constamment ouverte maintenant. Je me suis garée devant l'église, construite à la limite du marais. Lorsque j'étais venue au printemps, elle était fermée, délabrée. À présent, elle était ouverte, révélant des bancs gris fraîchement repeints, un sol couvert de grandes dalles – sobre et luthérienne. Le livre d'or posé sur la table à côté de la porte était presque rempli – soixante pages de noms, suédois pour la plupart, finlandais pour les autres. Les membres de la faculté de théologie de l'université d'Uppsala étaient venus la veille de mon arrivée. À côté du livre d'or étaient empilés des prospectus religieux suédois récents, laissés peut-être par les étudiants en théologie. J'ai parcouru les titres : *Apprends-nous à prier*, *Accueille-nous dans Ta Joie* et, promesse qui paraissait d'un optimisme légèrement excessif dans ce contexte historique difficile, *Tu ne m'abandonneras pas*.

Au lieu de me diriger vers Pürksi, le village où j'allais vivre, j'ai pris un autre chemin pour rejoindre la mer, retardant l'instant de mon arrivée. C'était une large route de terre, et j'ai parcouru des kilomètres. Devant chaque ferme se dressait un support de bois destiné aux bidons de lait, bien que la collecte, comme je le savais, eût cessé pour le moment, ainsi que tant d'autres choses. Au bout de la route, près de la mer, j'ai aperçu un unique bâtiment de brique blanche, peut-être une maison de famille, dans cet état de décrépitude soviétique qui pouvait signifier que la construction n'avait jamais été achevée, ou qu'elle était abandonnée, et peut-être les deux. Une porte

ouverte claquait dans le vent, on entendait le bruit des vagues. Laissant ma voiture, je suis descendue sur la plage. Malgré des traces de roues dans le sable, elle était déserte. Quelques gros rochers arrondis sur la mer grise faisaient songer à des réfugiés, à des familles déguenillées, les yeux tournés vers l'ouest, de l'autre côté de l'eau. Je suis restée longtemps à les contempler, à demi consciente seulement de ma réticence à entrer dans le village qui faisait l'objet de mes recherches, à rencontrer mes informateurs et à m'engager dans mon travail, et dans cette année de mon existence. J'ai fini par me ressaisir et je suis repartie, une phrase résonnant inconsciemment à mes oreilles, sans fin : « *Now is the time for all good men to come to the aid of the party*¹. » D'où venait-elle ? Elle passait en boucle dans mon esprit. J'ignorais alors que, bientôt, je me sentirais parfaitement en sécurité – pour le moment, j'étais inquiète, non seulement à l'idée de rencontrer des inconnus, mais à la perspective de devoir trouver ma voie dans ce nouveau domaine de l'anthropologie postsoviétique.

La recherche anthropologique sur le terrain ne ressemble à aucune autre activité. On vit et on travaille en contact permanent avec ses informateurs dans le cadre d'un processus appelé « observation participante » – on participe, on observe, on enregistre, on compare et on analyse. Comme dans une psychanalyse, la recherche se nourrit souvent de ce qui paraît sans importance, de références et de plaisanteries courantes, qui révèlent des fragments de la vision du monde des informateurs. On part généralement de l'hypothèse que leur vision du monde sous-jacente est un univers imaginaire cohérent, doté de sa propre logique interne, bien que le « travail sur le terrain chez soi » ou « près de chez soi », avec des gens qui partagent largement votre propre cosmologie, aborde d'ordinaire des sujets plus précis, en l'occurrence, des questions d'histoire et de mémoire.

Je dois avouer qu'avant de commencer, je n'avais pas une notion très claire de ce qu'était le travail sur le terrain. Le département d'anthropologie de l'University College de

1. « Voici le temps venu pour que tous les braves gens se portent au secours du groupe. » Cette phrase constituait un célèbre exercice de dactylographie. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Londres était l'un des meilleurs du Royaume-Uni, et sans doute du monde, avec celui de Chicago. Nous avions reçu une excellente formation théorique, dispensée par de célèbres spécialistes de cette discipline ; nous lisions, nous écrivions, nous débattions avec acharnement, mais la technique de l'enquête de terrain ne faisait l'objet de presque aucun enseignement – l'idée tacite était, je suppose, que se former sur le tas ajoutait à l'intérêt de l'expérience et du processus de compréhension et d'analyse culturelles. Je me souviens du séminaire annuel traditionnel destiné à tous les futurs doctorants, en présence du département au grand complet. Nous présentions nos projets d'enquête de terrain, l'un après l'autre. Les africanistes étaient toujours des durs à cuire, et un étudiant se proposait d'étudier la contrebande de diamants en Sierra Leone. C'était avant que l'on n'invente l'expression « diamants de sang », mais personne n'ignorait la violence extrême qui accompagnait ce commerce. Lorsqu'il a eu fini de lire sa présentation, détaillée et d'une grande richesse théorique, un silence pensif s'est prolongé jusqu'à ce que le directeur de l'institut lui demande : « Et comment envisagez-vous de survivre à votre enquête de terrain ? » Tout le monde a éclaté de rire. Il me semble aujourd'hui que cette présentation et cet instant précis rendent parfaitement l'esprit qui régnait dans ce département. Nous étions livrés à nous-mêmes, délibérément.

J'ai toutefois eu la chance d'avoir pour directeur de thèse Daniel Miller, un anthropologue déjà éminent à l'époque et aujourd'hui célèbre, qui a été un correspondant énergique et encourageant. « Ce que vous cherchez à faire, c'est à vous comprendre vous-même, à comprendre votre propre société et à comprendre la société que vous étudiez, tout cela en même temps, m'a-t-il écrit. Un travail de terrain consiste aussi à gagner en maturité et à accéder à une forme supportable, mais néanmoins plus forte, de conscience de soi. C'est en tout cas l'expérience que j'ai faite. » Et il en fut de même pour moi. Le processus de l'analyse culturelle n'était pas sans se rapprocher, en plus intense, de celui de la psychanalyse que j'avais entreprise dans les années qui avaient précédé mon travail sur le terrain.

La route était à peu près la même que lors de ma première visite, au printemps. J'ai laissé sur ma droite le vieux magasin

et quelques immeubles résidentiels de brique blanche sur la gauche, avant d'arriver enfin sur la place centrale. « Place » est peut-être un terme trop urbain pour désigner ce long rectangle poussiéreux bordé par l'école sur l'un de ses petits côtés, par les ateliers rouillés sur l'autre, avec le centre culturel de la ferme collective à droite, et les bureaux municipaux à gauche. J'ai garé ma voiture et en suis sortie avec prudence. La place était déserte. La porte vitrée du centre culturel miteux de brique blanche était cassée, et à l'intérieur, l'escalier de béton brut était écaillé et sale. Sur l'arrière s'élevaient les logements de la ferme collective, de longues barres de deux ou trois étages abritant environ trois cents habitants. Tout était silencieux.

Comme j'en avais reçu instruction par courrier, je suis allée me présenter au maire, qui s'appelait, je le savais déjà, Ülo Kalm. Il était assis derrière un bureau moderne, en face de son assistante. C'était un homme grand et mince, très brun, plein de vitalité et beaucoup plus jeune que je ne l'avais imaginé. Ils m'ont saluée rapidement et se sont immédiatement mis à fouiller dans tous les tiroirs à la recherche de la clé de l'appartement des visiteurs, nom qu'ils donnaient à l'hôtel où je devais loger. La clé ayant disparu, ils ont passé des coups de fil pour essayer de la localiser. Ils avaient un téléphone chacun, le maire disposant d'un appareil suédois moderne, son assistante se contentant d'un vieux poste soviétique, et bientôt, les deux téléphones ont commencé à sonner sans discontinuer pour donner des nouvelles de la clé. Les voix estoniennes qui sortaient des combinés étaient fortes et claires, et le maire et son assistante ne cessaient de se consulter mutuellement tout en parlant. J'avais la curieuse impression de regarder un film. À l'issue de plusieurs conversations téléphoniques de ce genre, que j'ai malheureusement eu le plus grand mal à suivre malgré les cours d'estonien que j'avais pris, le maire est allé en personne à la recherche de la clé. Le silence est retombé ; les appels téléphoniques eux-mêmes ont cessé instantanément. L'assistante m'a apporté une tasse de café noir avec huit chocolats alignés sur la soucoupe. Je suis restée assise dans ce silence paisible, à boire mon café et à grignoter distraitemment les chocolats desséchés, l'un après l'autre. Ülo a fini par revenir sans la clé, mais avec une information capitale : la femme qui l'avait revenait d'Haapsalu par le car de quatre

heures. Il m'a adressé un sourire encourageant et je suis repartie, en annonçant que je reviendrais plus tard.

En traversant la place en diagonale depuis le centre culturel, on parvenait au manoir de bois délabré de Birkas¹, propriété suédoise avant la Première Guerre mondiale. Aucun lien ne rattachait les paysans suédophones de la péninsule aux aristocrates à qui avaient appartenu le manoir et son domaine. L'Estonie avait compté quelques propriétaires fonciers suédois, mais la plupart étaient germano-baltes. Avant l'indépendance, peu d'Estoniens, pour la plupart d'anciens serfs, et peu de Suédois d'Estonie possédaient des terres. Les grandes baronies avaient été attaquées une première fois lors de la révolution de 1905, avant d'être démembrées au moment de la réforme agraire de 1920, et les parcelles avaient été distribuées aux soldats démobilisés.

La même année, le manoir de Birkas avait été transformé en internat destiné aux jeunes Suédois d'Estonie, afin de les initier aux nouvelles méthodes d'agriculture, de les aider à devenir des « individus compétents, moraux et progressistes » et de préserver la culture et la langue suédoises. Les professeurs et les villageois avaient restauré eux-mêmes le bâtiment, avec l'aide des élèves. La première année, l'école avait accueilli treize garçons et vingt-six filles. Au total, près de six cents élèves, dont plus de la moitié de filles, avaient fréquenté l'internat de Birkas. Ce qui n'avait été autrefois que des îlots de culture suédoise – de petites communautés rurales isolées – devint une minorité consciente de son identité. On apprenait aux élèves ce qu'on appelait le « suédois de Suède », tout en les encourageant à apprécier la « valeur culturelle » de leurs propres dialectes. Rapidement, un flot constant de visiteurs, de journalistes, de réalisateurs de films et de représentants d'organisations humanitaires suédois afflua dans les communautés suédoises d'Estonie : une renaissance culturelle suédoise était en cours.

Restaurer le manoir après l'occupation militaire brutale de la Première Guerre mondiale n'avait pas été une mince affaire – les placards avaient servi de cabinets d'aisances, les

1. Nom suédois du village de Pürksi.

rampes d'escalier avaient été arrachées et utilisées comme bois de chauffage, et les parquets avaient été ruinés par les gros godillots. Pendant la dernière partie de la Seconde Guerre mondiale, le bâtiment avait subi une nouvelle occupation qui l'avait, cette fois encore, gravement endommagé. Il n'avait été restauré que partiellement à l'époque soviétique. À la suite de la collectivisation de 1949, une partie du manoir avait abrité le bureau de la ferme collective, en attendant la construction d'un nouveau bâtiment administratif à proximité. Le manoir avait ensuite été fermé, et livré aux outrages du temps.

Dès ce premier jour, alors que je me promenais en attendant la clé, j'ai relevé une relation spatiale un peu étrange entre le centre culturel, l'école, les nouveaux logements et le vieux manoir. Tous les bâtiments modernes étaient disposés en relation géométrique les uns avec les autres : l'école était perpendiculaire au centre culturel, à l'image des immeubles dont le plan ménageait également de plus petites places entre eux. Le manoir, en revanche, se dressait suivant un angle indéterminé et légèrement troublant par rapport au reste. J'ai fini par comprendre que ce qui avait l'air d'être sa façade – et qui l'était devenu, en fait – avait dû à l'origine représenter l'arrière du bâtiment. L'ancienne allée se distinguait encore à peine. La façade avait perdu sa fonction, parce que tous les nouveaux logements avaient été construits dans les champs situés derrière le manoir ; celui-ci avait donc en quelque sorte pivoté sur son axe. Devant l'ancienne façade s'étendaient quelques hectares de parc à l'abandon, incongrus, envahis désormais de mauvaises herbes. La demeure était en cours de rénovation pendant l'année que j'ai passée au village, mais les travaux se faisaient lentement et irrégulièrement, faute d'argent. L'ancienne façade était cependant condamnée à rester l'arrière du manoir.

C'était la mi-août et, pourtant, on se serait cru en automne. Les feuilles se paraient de rouge et de jaune et il faisait déjà froid. Ce premier soir, j'ai traversé à pied le vieux village d'Österby pour rejoindre la mer. Un parfum de pommes flottait dans l'air, en même temps qu'une autre odeur, âcre, typique de l'Europe de l'Est ; j'étais encore incapable de l'identifier. Une femme enveloppée dans un châle coupait du bois

avec une scie électrique antédiluvienne pendant qu'à côté d'elle, deux garçons faisaient de l'escrime avec des bâtons. Un chevreuil a bondi dans les bois et une radio grésillante, je ne sais où, passait un morceau de musique classique. Sur le chemin du retour, j'ai croisé une jeune femme avec un enfant et un couple plus âgé. L'homme s'est avancé vers moi d'une démarche chaloupée, les bras légèrement écartés, et a prononcé à toute allure quelques mots que je n'ai pas compris. Il s'est arrêté près de moi, souriant. Blond, les yeux bleus, il n'était pas très grand et avait l'air un peu lessivé. Ivre. La femme âgée a souri ; la plus jeune m'a jeté un regard indifférent. J'ai esquissé un sourire et j'ai poursuivi ma route.

Il faisait glacial dans l'appartement des visiteurs. Aujourd'hui, vingt ans plus tard, je me rappelle le froid, le lit étroit de ma chambre, la poussière. Le froid et la poussière étaient pareillement envahissants. Je me suis recroquevillée. J'étais seule. Et puis, tandis que la rengaine obsédante – *Now is the time for all good men to come to the aid of the party* – tournait inlassablement dans mon esprit, j'ai fait chauffer de l'eau sur la cuisinière et j'ai nettoyé ma chambre. Prise de répulsion, j'ai même fait le ménage des parties communes, la cuisine, la salle de bains et le couloir. L'appartement comprenait quatre chambres et un vaste corridor. Il était agréablement spacieux, mais crasseux. Des centaines, des milliers peut-être, de mouches mortes jonchaient le sol. Je les ai toutes balayées avant de les jeter par la fenêtre. J'ai fait cuire du porridge pour mon dîner dans une casserole d'aluminium avant de faire chauffer de l'eau dans la même casserole pour préparer du thé et faire ma toilette. Il n'y avait ni eau chaude ni chauffage. Je me rappelle le contraste entre ces locaux typiquement soviétiques et les produits de nettoyage occidentaux que j'avais apportés – une juxtaposition brutale. Cet appartement avait pendant si longtemps été nettoyé exclusivement à l'eau froide – la vieille serpillière noircie traînait encore sous l'évier –, que l'odeur des nouveaux détergents était envahissante et semblait déplacée, un étrange choc des civilisations.

Un peu plus tôt, j'étais allée faire des courses à la boutique. Dans un estonien hésitant, j'avais demandé du lait. La femme debout derrière le comptoir avait hissé un seau métallique qui se trouvait à ses pieds. Elle avait pris une bouteille de bière vide dans un cageot, l'avait rincée à l'eau froide et, à l'aide

d'une louche et d'un entonnoir métallique, elle l'avait remplie de lait. Elle m'avait tendu la bouteille, l'air impassible. Trois personnes qui mangeaient de la glace à la vanille m'observaient en silence. J'ai souri, avec plus de réticence que je ne l'aurais souhaité, et je suis sortie.

J'ai rapidement appris que l'odeur de pollution qui régnait au village était due au lignite. Ce charbon, importé de Pologne, alimentait la vieille chaudière rouillée qui se trouvait près des ateliers. Il répandait un léger nuage jaunâtre au-dessus de la place et laissait un goût âcre dans la bouche. En réalité, cette brume de pollution n'allait pas durer longtemps : la chaudière est tombée en panne peu après mon arrivée ; de plus, les importations subventionnées de charbon polonais ont été suspendues. Après cela, il a fallu se contenter de chauffage par intermittence, et d'un peu d'eau tiède, une fois par semaine environ, pendant tout le reste de l'année.

Il y avait au village une volontaire du Peace Corps¹, Leigh, originaire de Birmingham, dans l'Alabama. Je crois qu'elle était infirmière de formation, mais je n'en suis pas sûre. En revanche, je n'ai pas oublié ses projets : elle voulait être kinésithérapeute à Boulder dans le Colorado. Solidement bâtie, elle avait quelque chose d'énigmatique, des cheveux bruns raides et des yeux verts légèrement en amande. Elle n'était pas là à mon arrivée en août, mais j'avais fait sa connaissance lors de mon premier séjour au printemps. Elle était venue enseigner l'anglais, initier les professeurs d'anglais estoniens à de « nouvelles méthodes » et distribuer des manuels scolaires fleurant l'optimisme du Peace Corps pour remplacer l'ancien matériel soviétique (tout aussi optimiste et pas très différent, somme toute).

Lors de mon premier séjour, elle m'avait fait visiter l'endroit, me montrant la minuscule boutique coopérative privée, qui n'était encore qu'un kiosque rudimentaire où l'on vendait quelques conserves, des cigarettes, du chocolat et du shampoing. Deux petits poissons bruns battaient de la queue sur une assiette en plastique orange posée sur le comptoir. Elle m'avait fait découvrir le centre culturel et la salle de cours

1. Le Corps de la Paix, créé en 1961, est un organisme américain qui recrute des bénévoles pour des missions d'aide et de coopération à l'étranger.

d'anglais, qu'elle avait décorée d'affiches américaines. Elle avait punaisé une photo du Maryland sous la neige, avec cette légende : « *The snow came down last night like moths / Burned on the moon ; it fell till dawn / Covered the town with simple cloth*¹ » ; le lever du soleil dans un parc national de Virginie – « ... *comes again. The welcome morning with its rays of peace*² » ; et les gratte-ciel de New York, accompagnés de ces vers : « *Lay me on anvil, O God... Let me be the great nail holding a skyscraper through blue nights into white stars*³. » On aurait eu peine à imaginer plus vif contraste avec le paysage plat et prosaïque qui s'étendait au-dehors.

Bien sûr, quatre années seulement s'étaient écoulées depuis la fin de la guerre froide. Tout en marchant, Leigh m'avait raconté que le professeur d'histoire, Ivar, un jeune intellectuel énergique que je n'avais pas encore rencontré, s'était enivré un soir, contrairement à ses habitudes, et avait avoué qu'il était antiaméricain. Je n'en avais pas été surprise. Me jetant un regard complice d'Européenne à Européenne, Laine, la directrice d'école blonde et raffinée, m'avait déjà laissée entendre qu'elle était bien contente qu'on lui ait envoyé quelqu'un qui enseignerait « l'anglais anglais » et non « l'anglais américain ».

Le troisième occupant de l'appartement collectif cette année-là était Timo, un jeune professeur qui avait évité le service militaire obligatoire en acceptant de venir travailler un certain temps dans ce coin reculé – il était presque impossible d'attirer les jeunes enseignants dans la région.

Le premier soir où nous avons tous été réunis, Leigh s'est chargée du dîner : une pizza confectionnée avec ce qu'elle avait sous la main. Timo s'enfonçait dans le silence en regardant par la fenêtre, déconcerté et déprimé à l'idée de devoir enseigner pendant un an dans ce trou perdu. J'ai précautionneusement

1. « Il a neigé la nuit dernière, on aurait dit des papillons de nuit / Qui se seraient brûlés à la lune ; la neige est tombée jusqu'à l'aube, / Recouvrant la ville de simples linges. » Extrait de « *First Snow in Alsace* », poème de Richard Wilbur (né en 1921).

2. « ... il revient. Le matin bienvenu et ses rayons de paix ». Extrait de « *Mutation* », poème de William Cullen Bryant (1794-1878).

3. « Ô Dieu, pose-moi sur l'enclume... Que je sois le grand clou qui, à travers les nuits bleues, fiche un gratte-ciel dans les étoiles blanches. » Extrait de « *Prayers of Steel* » de Carl Sandburg (1878-1967).

engagé avec lui un processus d'observation participante alors que, comme je n'ai pas tardé à le constater, il n'avait qu'une envie : parler de la musique contemporaine européenne. En ce sens, la déception a été réciproque.

Avec un fort accent du Sud qui prêtait une note théâtrale et intéressante à ses propos, Leigh parlait du nombre de bénévoles du Peace Corps qui avaient quitté l'Estonie, découragés et ne supportant plus la solitude, alors qu'en Russie, en Lettonie et en Lituanie, ils étaient littéralement bichonnés. Les Estoniens ne se liaient pas aux bénévoles, a-t-elle expliqué, et toute tentative de leur part pour connaître un peu mieux les habitants échouait lamentablement. Ses élèves lui avaient dit que sourire aux gens dans la rue sans motif valable n'était que du « chiqué ». Elle nous a aussi avoué que, l'année précédente, elle avait pleuré presque tous les jours et que, la plupart du temps, elle avait été poliment ignorée. Elle avait un ami, bénévole dans une autre ferme collective éloignée, qui s'était convaincu, au bout d'une année solitaire sans invitations et avec fort peu de conversations, que ses collègues estoniens le détestaient. Or, il avait découvert, stupéfait, deux enseignantes en larmes le jour où il était parti, démoralisé, pour aller enseigner à Tallinn. Quand il leur avait demandé pourquoi elles pleuraient, elles lui avaient répondu qu'elles s'étaient désormais « habituées à lui ». Leigh a esquissé un de ses habituels sourires sans joie. Timo a poussé un soupir et a regardé par la fenêtre, obscure à présent. Quant à moi, j'ai repensé à mes informateurs potentiels de la boutique, m'observant en silence pendant que je demandais du lait avec beaucoup d'application. Notre première soirée commune était terminée.

2.

Les anciens propriétaires

J'étais venue pour la première fois en Estonie deux ans plus tôt, dans le courant de l'été 1991. Il faisait chaud, et les rues de Tallinn étaient poussiéreuses. Je me rappelle avoir eu peur d'avaler par inadvertance des morceaux de verre de la bouteille d'eau minérale soviétique dont le goulot s'effritait dans ma bouche, et je me rappelle l'odeur pénétrante de la fumée de feu de bois et de lignite, malgré la saison. Je me rappelle les maisons de bois dont la peinture s'écaillait, les rues paisibles, les quartiers de tours d'habitation minables, les gens qui attendaient dans des abribus branlants. Je me rappelle le silence, et les chats guettant les nuées de pigeons qui s'envolaient des murs de la vieille ville. On avait l'impression que les habitants se demandaient ce qui allait se passer à présent.

Mon père avait une secrétaire estonienne, Lydia Saarman, qui comptait parmi les nombreux réfugiés estoniens de Suède. Elle m'avait mise en relation avec une de ses amies d'enfance, Veevi Kirschbaum. Veevi, une petite femme robuste d'une soixantaine d'années, aux yeux bleus très écartés et à l'allure décidée, est venue me chercher à mon hôtel. Elle n'habitait pas très loin et nous sommes allées chez elle, dans son appartement bourré de livres et de bibelots, avec un miroir doré, une table impeccablement cirée et des photographies encadrées. Avant mon départ, j'avais demandé à Lydia ce que je pourrais

offrir à Veevi pour lui faire plaisir et elle m'avait répondu que, pour le moment, il était très difficile, voire impossible, de trouver du café. Je lui en avais donc apporté un paquet. Veevi a disparu avec dans sa petite cuisine et n'est pas revenue avant un très long moment. Ce n'est que plus tard que j'ai compris qu'elle n'avait pas de filtres en papier et avait dû verser de l'eau bouillante sur le café avant de le laisser décanter. Elle m'a offert un gâteau lourd et gras, sur lequel je me suis jetée avec appétit. Elle m'a alors dit très gravement : « Écoute-moi bien, mon petit, et je te parle sérieusement : demain matin, il faut que tu prennes un petit déjeuner ! Et tu n'oublieras pas de leur demander à quelle heure ils servent le dîner. »

Désormais à la retraite, Veevi travaillait autrefois au contrôle de la production de marchandises destinées à l'exportation : de la tourbe expédiée en Autriche, en Italie et en Belgique, des briquettes pour la Finlande, des ceintures de sécurité pour la Pologne, testées à Prague et à Paris, des pianos de concert, des chaussures de ski, des casques de vélo et des outils de jardinage pour « des États capitalistes » comme l'Angleterre. Elle a retrouvé un petit carnet usé où elle enregistrait tous ces articles, et elle m'en a lu des extraits, les traduisant de l'estonien en anglais, qu'elle parlait bien. Elle était chargée du « plan d'exportation » pour quatorze entreprises. Son supérieur au ministère de la Production était juif, m'a-t-elle dit, « un Juif de Kiev, un homme très intelligent, comme tous les Juifs ».

Elle-même n'était pas juive, et je crois que son mari non plus, mais après tout, je n'en sais rien. Il était mort d'insuffisance cardiaque plusieurs années auparavant. Son nom, Kirschbaum, était un de ces noms germaniques que de nombreux Estoniens avaient adoptés au XIX^e siècle. En dépit de son poste, elle n'était pas communiste. Elle avait trop perdu pour cela ; de plus, cela faisait longtemps que tout le monde avait pris conscience de l'inefficacité des objectifs et des plans centralisés.

– Pourquoi crois-tu que nous avons du papier aussi épais en Union soviétique ? m'a-t-elle demandé. Je vais te le dire : le bureau central de Moscou exigeait que telle ou telle usine produise une certaine quantité de papier, mesurée en tonnes, alors il était plus facile de fabriquer du papier plus lourd qu'un plus grand nombre de feuilles !

Sous le grand portrait d'avant guerre représentant une solide jeune fille aux cheveux ondulés et brillants était glissé un cliché pas plus grand qu'un timbre-poste. La fille de la photo sibérienne portait des vêtements plus pauvres et ses cheveux étaient raides ; un sourire hésitant flottait sur un visage amaigri.

– Elle est revenue ? ai-je demandé.

– Oui. Oui, oui. Mais son père a été fusillé.

Les femmes rescapées du stalinisme, m'a raconté Veevi, avaient désormais une émission de radio à elles, appelée *Souvenirs inédits*, où elles pouvaient raconter ce qu'elles avaient vécu. Elles décrivaient des déportés mourant de diarrhée après avoir mangé des déchets alimentaires à moitié pourris, et des camps de travail installés autour de centrales électriques construites par les prisonniers. Les détenus de sexe masculin mouraient en moyenne après trois mois de travail. On procédait alors à de nouvelles arrestations.

– Voilà comment s'est bâti l'Empire soviétique, m'a-t-elle dit.

Veevi et son mari étaient d'« anciens propriétaires », et elle cherchait à récupérer le bâtiment qui leur avait appartenu du temps de l'indépendance, un immeuble résidentiel des années 1930, dont le rez-de-chaussée était occupé par une boulangerie. Lors de la démobilisation de l'Armée Rouge en 1950, de nombreux appartements de Tallinn avaient été confisqués pour être distribués aux anciens combattants. Veevi et son mari avaient alors perdu leur immeuble, ainsi que leur propre logement, et avaient dû se contenter d'une chambre de neuf mètres carrés durant les seize années suivantes. Ils avaient caché leurs titres de propriété dans une boîte en fer-blanc qu'ils avaient enterrée et n'avaient pas osé réclamer de logement plus grand, de crainte de rappeler ainsi aux autorités leur statut d'« anciens propriétaires ». Bien qu'elle n'ait jamais eu d'enfants, Veevi n'avait cessé d'espérer qu'elle reprendrait un jour possession de son bien et que l'Estonie retrouverait l'indépendance. Elle m'a emmenée voir son immeuble le lendemain.

– Tu comprends, Sigrid, m'a-t-elle dit en me fixant de ses yeux bleus, en Estonie, on dit : « Ma maison est mon château. »

J'ai pris une photo d'elle, petite silhouette déterminée devant le bâtiment blanc des années 1930, jambes écartées, menton relevé, son large nez chaussé d'épaisses lunettes.

C'était la même chose pour les boîtes de conserve : les usines qui les fabriquaient devaient respecter des quotas de poids : du coup, les boîtes sont devenues ridiculement lourdes. Le poids des machines aussi, m'a-t-elle dit, était dix fois supérieur à celui des machines occidentales :

– Tout était très lourd.

Malgré ces failles, et elles étaient nombreuses, les réalisations et les progrès technologiques enregistrés par l'Union soviétique étaient constamment mis en relief. En 1991, cette forme singulière de modernité ne subsistait plus que dans les guides touristiques soviétiques poussiéreux vendus en province. Je les achetais et les dévorais de façon obsessionnelle : « Il ne serait pas exagéré d'affirmer que Tallinn produisait de tout, des équipements industriels jusqu'aux aiguilles à coudre. Les industries de Tallinn totalisent quarante pour cent de la production brute de la République et exportent leurs marchandises dans quatre-vingt-six pays étrangers. [...] Des marchandises circulent constamment depuis et vers la Lettonie, la Lituanie, Leningrad et Kaliningrad. » Ce à quoi les Soviétiques aspiraient – l'animation de la modernité, les chantiers de construction incessants (« ses architectes n'arrêtent pas de concevoir de nouveaux projets et l'activité du bâtiment ne connaît aucune interruption dans la ville »), les projets de travaux permanents, l'importation, l'exportation, les industries en tout genre – ne s'est jamais entièrement réalisé, alors qu'ils avaient en abondance ce à quoi nous aspirons ou, du moins, ce à quoi j'aspirais, moi : la paix et le silence. Tout était si calme, si paisible, si délicieusement suranné. On avait l'impression de remonter le temps en se rendant en Estonie, et pourtant, les similitudes entre leur présent et notre passé étaient accessoires et trompeuses, masquant les longues années de répression et de modernité soviétiques : la collectivisation et la « rationalisation » de l'agriculture, sans oublier le développement d'une industrie lourde dans l'est du pays au lendemain de la guerre.

Après le café, Veevi m'a montré son album de photos. Il y avait son mari, un bel homme brun, et ses amis des années de guerre.

– C'était ma meilleure amie. Elle est partie en Sibérie. Et ça, c'est la photo qu'elle m'a envoyée de là-bas.

Depuis l'indépendance, Veevi, comme de nombreux Estoniens, continuait à se sentir politiquement proche de la Grande-Bretagne libérale et restait fidèle à la voix, écoutée autrefois dans la clandestinité, du BBC World Service. Elle aimait moins Voice of America. Je n'ai pu m'empêcher de penser sur le moment que la réalité de l'Angleterre contemporaine et de l'Occident en général risquait fort de la décevoir, et je crois que je ne me suis pas trompée. Dans le fond, Veevi était une idéaliste. Elle croyait à la liberté, à la vraie culture ; notre relativisme culturel, notre surconsommation et notre absence d'idéaux ne pouvaient que la laisser perplexe, déconcertée.

Quand je suis repartie en fin de semaine, elle m'a accompagnée à l'aéroport dans ma voiture de location. Nous nous croyions déjà perdues quand nous avons aperçu la nouvelle station-service de Statoil, une compagnie suédoise, tout près du terminal. Je suis allée rendre la voiture, ce qui a pris une éternité. Une aimable jeune femme a passé au moins une demi-heure à éplucher le formulaire de location et, quand elle a estimé que sa vérification scrupuleuse de chaque paragraphe avait été dûment accomplie, elle m'a adressé un sourire timide en me tendant un paquet. Étant leur toute première cliente, j'avais droit à un cadeau : une poupée en plastique au teint pâle et aux cheveux blancs vêtue d'un costume national estonien. Veevi m'a appris qu'elle s'appelait Maja.

Je suis revenue en novembre 1991, quelques mois après la tentative de coup d'État des conservateurs en Russie et la *Résolution sur l'indépendance immédiate* du parlement estonien, proclamant l'indépendance de l'Estonie. Cette fois, j'ai emprunté le ferry de nuit de l'Estline pour rejoindre Tallinn. Abrutie par une nuit d'insomnie et de nausées, j'ai pris place dans la longue file du contrôle des passeports. J'étais entourée d'entrepreneurs suédois (uniquement des hommes), de quelques excursionnistes et de plusieurs types mystérieux à l'allure patibulaire, au teint blafard, en jeans sales et aux longs cheveux gras. L'hôtel Viru, où je logeais, était apparemment le lieu de rendez-vous de cette dernière catégorie de passagers. Ils traînaient avec des prostituées et des trafiquants de devises au premier étage, tandis que, de l'autre côté de la baie vitrée, le soleil se couchait sur des nuages de fumée bleue. Le Viru était